

Jules Cavaillès, peintre du bonheur

Connaissez-vous Jules Cavaillès ? Une importante rétrospective de ce peintre tarnais au talent internationalement reconnu se tient au musée des Beaux Arts de Gaillac. À (re)découvrir

Après le bleu-blanc-rouge du Tour de France, d'autres couleurs, plus toniques et plus joyeuses encore, vous attendent à Gaillac. Précisément au musée des Beaux Arts, inclus dans le château du Foucaud, où une exposition Jules Cavaillès mérite une petite virée tarnaise. Si ses amis s'appellent Bonnard, Chagall, Dufy, Matisse ou Braque, Jules Cavaillès n'en est pas moins un «enfant du pays». Un enfant du sud, né à Carmaux en 1901, dont l'œuvre célèbre les origines et l'esthétique méridionales. Grâce à des collections privées et un fonds familial enfin révélé, soixante-dix tableaux accompagnés de toiles, dessins et aquarelles de ses amis peintres sont à découvrir dans cette exposition importante.

L'ami Jules

Fasciné par l'art dès son plus jeune âge, Jules Cavaillès «monte» à Paris à 21 ans pour apprendre son futur métier laissant derrière lui de fortes attaches tarnaises. Personnage rond et affable, le jeune peintre va très vite s'entourer des artistes les plus marquants de l'époque, dont Matisse à qui il sera lié très longtemps. Les premiers temps sont rudes et pour vivre Jules et sa femme ouvriront une épicerie fine «A la flotte des Indes», rendez-vous tant goûteux qu'artistique. L'écrivain Jean Cassou, évoque l'ami : «Souriant, de ce bon sourire qui contraste avec son masque profondément sculpté, évoquant une médaille moyenâgeuse. Sous les sourcils broussailleux, le nez fort, la bouche est gourmande. On n'est pas pour rien fils de ce Languedoc où les traditions culinaires sont traditions poétiques. Cavaillès parle en artiste de cassoulet onctueux, de sauces raffinées, de foies gras généreux. Gourmandise, sensualité, amour des belles et bonnes choses.»

À Paris, Jules Cavaillès est l'homme de toutes les fêtes et de tous les bals où son esprit, son goût de la plaisanterie et du déguisement sont devenus légendaires. Parallèlement sa carrière va crescendo et l'artiste reconnu décroche prix, expositions et commandes. La légèreté apparente de l'être sensuel n'empêchera pas Jules Cavaillès d'être un homme de devoir aux valeurs bien ancrées qui s'illustrera pendant la Seconde Guerre mondiale en intégrant

très tôt la Résistance jusqu'à devenir un des chefs du maquis languedocien. À la libération, les honneurs pleuvent, il est nommé conservateur au musée des Augustins, puis réintégré à son poste de professeur aux Arts Décoratifs à Paris. Les années d'après-guerre ouvrent une ère de reconnaissance où l'artiste va épanouir une carrière internationale ajoutant à sa palette des décorations murales pour des paquebots, des affiches pour la SNCF et des illustrations de livres.

Un artiste serein

Travailleur infatigable, Jules Cavaillès se révèle un artiste profond et «d'une parfaite probité morale et intellectuelle qui le gardera de hâter les choses, de brûler les étapes, de rien avancer sinon après mûre réflexion, après complète intégration des progrès et de découvertes de sa nature inaliénable, après accord avec lui-même.» Grand travailleur donc, mais sans tourment. L'artiste poursuit une peinture qu'il voulait vraie mais heureuse, privilégiant l'humain aux recherches esthétiques qui bouleversèrent le monde de l'art et qu'il négligea sans déchirement. L'émerveillement des choses simples et de la couleur suffit à combler l'artiste qui puise dans son enfance et fait renaître les visages, les objets, les meubles, les fleurs et les paysages comme autant de brassées de souvenirs sensuels et odorants. Une peinture de tables gourmandes, de cocktails d'agrumes allant du pastel tendre aux couleurs plus toniques, comme une ode au soleil retrouvé.

Sa recherche est d'équilibre : «L'objet doit se détacher de ses formes sur une sorte d'auréole qui lui



FEMME À LA TABLE, 1947

donne sa valeur. Rien ne doit être inhabité dans une toile, aucun espace ne doit rester mort ; tout doit concourir à l'harmonie du tableau. C'est ce qui donne le côté vivant à la peinture.» Très influencé par Bonnard et Matisse, Jules Cavaillès signe une œuvre d'harmonie avec une prédilection pour la peinture d'intérieur animée de femmes et de fleurs, de fenêtres ouvertes sur des ports méditerranéens, de chaises longues bayadère... Alanguie, offerte et toujours juste. Une peinture avec le bonheur en plus.

André Lacambra

Jusqu'au 29 septembre, musée des Beaux Arts à Gaillac.

En attendant la Terre promise

Sur les pas d'un recouvreur de dettes à Jérusalem, Le cadenas du marché Yéhouda, quatrième roman de Michaël Sebban, entraîne le lecteur dans une enquête truculente.



Les lecteurs des trois premiers romans de Michaël Sebban – *La Terre promise pas encore*, *Lehaïm* et *Kotel California* – ne seront pas surpris avec ce quatrième opus où l'on retrouve Éli S., manière de double romanesque de l'auteur. Que les autres se rassurent : nul besoin de connaître le passé d'Éli pour savourer ses nouvelles aventures. À défaut d'avoir trouvé une Terre promise à Los Angeles, le voici de retour en Terre sainte car «On ne quitte Jérusalem que pour s'y retrouver». Rebaptisé Lyahou, «diminutif

enfant qui semble avoir croisé deux frères décédés à vingt-quatre heures d'intervalle ? Quelle est cette organisation secrète internationale dont le but est de ramener à la religion de leurs ancêtres des juifs convertis à d'autres cultes ? On aura compris que Michaël Sebban s'amuse – et nous avec – en mettant en scène un héros qui tient autant de Tintin que du capitaine Haddock et du professeur Tournesol. Notre homme d'action est également un épicurien – ne laissant jamais passer un coup à boire et capable de

de Elyahou, Éli en hébreu», notre héros s'est marié et exerce désormais la pittoresque profession de recouvreur de dettes. Pour le reste, il n'a guère changé. Il est toujours une sorte de Juif errant, surfeur et philosophe, «un homme qui essaie de rester droit sur sa planche» en alternant prières à la synagogue et consommation de cigares...

Cependant, en compagnie de Lyahou, rien ne vire à la routine et son regard s'efforce de donner un sens à des bizarreries ou des détails apparemment anodins. Qui a posé une deuxième cadenas à la boutique d'Avi dans laquelle on a retrouvé une couverture et une vieille photo jaunie ? À qui profite l'escroquerie immobilière que Lyahou a découverte ? Qui est cet

reciter tous les plats algériens qu'il connaît – ainsi qu'un sage aux faux airs de doux rêveur.

Retourner dans ses murs

Au cœur de ce roman truculent sur lequel flottent toutefois de minces nuages de désenchantement se trouve surtout le portrait inattendu d'une ville étrange «devenue ce que ce pays est devenu, un entrelacement de frontières hermétiques» : «Rien n'est comme ailleurs ici et il faut faire avec. Accepter que cet endroit est soumis à des lois particulières, renoncer à tout vouloir comprendre. Il faut parfois lâcher les armes, désertir le champ de bataille et retourner dans ses murs.» C'est sans doute cette quête d'un peu de solitude dans un univers décentré qui confère au livre un ton à la fois drôle et poignant.

Comme *Kotel California*, *Le cadenas du marché Yéhouda* prend des allures de roman noir, mais l'enquête de Lyahou – qui croit à la Providence et non au hasard – relève plus de la métaphysique que des codes du polar. Autour de secrets de famille, l'écrivain signe un conte sur l'identité et les origines qui préfère les grandes questions aux étroites réponses : «Nos questions rejoignent toujours le maître des choses cachées et c'est pour cela qu'on lui demande de les écouter. Pour que nos cris ne soient pas vains. La certitude que nos prières soient entendues ne suffit pas toujours à calmer les douleurs. Mais elles nous assurent qu'elles ne sont pas inutiles.»

Christian Authier

Le cadenas du marché Yéhouda, Hachette littératures, 215 p.

Autumn Square de Philippe Lacoche



Ne pas se fier au titre anglo-saxon de cette nouvelle très française dont l'action se déroule dans une ville de province. Tout au plus peut-on entendre résonner dans cet *Autumn Square* des échos mélancoliques de ballade jazzy que les dernières pages du texte délivreront de belle manière. Avant cela, l'auteur du *Pêcheur de nuages* aura écrit un vaudeville sentimental autour de Richard, jeune homme de vingt ans, partagé entre deux femmes. Travaillant dans une compagnie d'assurances, il oublie ses collègues rustauds et ses supérieurs bornés en lisant Roger Vailland ou Marcel Aymé. Surtout, il pratique avec Paulette, une «vieille panthère» âgée de soixante ans, «une manière de libertinage joyeux et léger». Un jour, Richard aperçoit sur le banc d'un square une jeune femme faisant la lecture à sa petite fille. Il tombe sous le charme, la revoit régulièrement au même endroit sans oser l'aborder. Paulette lui conseille de ne pas lâcher prise... On retrouve le regard délicat et narquois de Lacoche qui croque en quelques lignes de savoureux archétypes – comme ce militant et essayiste alter-mondialiste qui voit des fascistes partout «sur son lieu de travail, chez ses collègues, dans la rue, chez les parents d'élèves, à la télévision» – mais son talent éclate dans la façon douce et déchirante avec laquelle il clôt cette nouvelle.

Editions du Rocher

Philosophie intime du Sud-Ouest de Léon Mazzella



Voici le livre idéal pour les vacances, et pas seulement si celles-ci se déroulent dans le Sud-Ouest. Journaliste et écrivain, Léon Mazzella consigne souvenirs, portraits et réflexions ancrés dans une géographie qui est aussi sentimentale. Bayonne, Bordeaux, Saint-Sébastien, Pampelune : les lieux que revisitent ces pages prennent des couleurs, des parfums et des visages. L'auteur n'évite pas les passages obligés (corrida, rugby, chasse...) qu'il revisite à sa façon en contournant les clichés. «Son art de vivre est une philosophie de l'instant partagé. Ce n'est pas un sage. Il sait que la parole économise l'action, mais il préfère agir, donner son pays. C'est un passeur», écrit Mazzella à propos de l'homme du Sud-Ouest. Jolie définition qui donnera des envies de naturalisation.

Éditions des Équateurs